

LE CULTE DES HÉROS ET SES CONDITIONS SOCIALES

Author(s): H. Hubert

Source: *Revue de l'histoire des religions*, Vol. 70 (1914), pp. 1-20

Published by: Association de la Revue de l'histoire des religions

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/23662721>

Accessed: 04-09-2017 14:11 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Association de la Revue de l'histoire des religions* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Revue de l'histoire des religions*

# LE CULTE DES HÉROS

## ET SES CONDITIONS SOCIALES<sup>1</sup>

---

Lorsque nous parlons de héros, nous nous entendons et sans doute l'usage emploie-t-il ce mot avec assez de discernement; mais la difficulté de le définir commence avec la réflexion<sup>1</sup>. Déjà l'allemand possède deux mots, dont on s'applique à distinguer les sens, *Held* et *Heros*, héros dans l'épopée, héros dans le culte. Distinction est quelquefois confusion. Les langues qui ne sont pas nourries aux sources de l'antiquité classique présentent une certaine variété de synonymes dont la correspondance est imparfaite; les marabouts<sup>2</sup>, les velis<sup>3</sup> arabes ont quelque chose de commun avec les héros

1) S. Czarnowski, *Le culte des héros et ses conditions sociales; Saint Patrick héros national de l'Irlande* (*Travaux de l'Année sociologique*, publiés sous la direction de E. Durkheim), Paris, 1914. — Cet article est fait d'extraits d'une longue préface que M. H. Hubert a composée pour traiter des problèmes généraux soulevés par ce travail.

2) Depuis que ces lignes sont écrites a paru, dans le tome VI de l'*Encyclopedia of Religion and Ethics* ed. by J. Hastings, un article *Heroes and Hero-gods*, qui est l'œuvre de divers collaborateurs. C'est un bel exemple de la diversité des opinions que des hommes, qui sont d'accord sur l'emploi d'un mot, peuvent exprimer sur la définition de la notion correspondante. Il y a des héros qui sont des morts illustres, puissants et recevant un culte; d'autres sont des acteurs mythiques du spectacle de la nature; d'autres enfin sont héros dans l'épopée. Ces trois sortes de héros sont pris tour à tour par les divers collaborateurs de l'article pour les types originaux de l'espèce. Nous allons montrer que les trois types y entrent pour ainsi dire sur le même plan. En ce qui concerne les noms communs, cette revue universelle des héros nous laisse à peu près à nos propres ressources.

3) E. Douté, *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*, 1909, pp. 52, 433, 590, etc.

4) S. I. Curtiss, *Ursemitische Religion im Volksleben des heutigen Orients*, 1903, *passim*.

que nous imaginons, sans leur ressembler tout à fait. Il faut compter aussi avec les langues dont le vocabulaire religieux manque d'un terme topique et précis pour désigner les héros, bien que nous en connaissions dans les traditions des peuples qui ont parlé ces langues; c'est le cas de l'hébreu<sup>1</sup>, du latin<sup>2</sup> et celui de l'irlandais, aussi bien que du gallois<sup>3</sup>.

On y recourt aux adjectifs pour qualifier des personnages, qui sont forts, violents, batailleurs, illustres, pour décrire leurs magnifiques, mémorables et bienfaisantes brutalités, mais sans les séparer par un terme spécifique des hommes, ou des dieux. Certes, nous avons lieu de croire que la notion que nous exprimons par le mot héros a été fort répandue; mais elle n'a pas été partout distincte, homogène et compacte. Elle n'est pas de celles qui se passent de définition, ni qu'on risque d'obscurcir à les définir.

1) *Gibbor*, fort, violent, désigne le guerrier, le soldat, aussi bien que le héros et la force divine; *'azzouz*, qui signifie fort, s'emploie comme nom collectif pour désigner les héros, Is. 43, 17; *shalish* pourrait à la rigueur passer par une expression spécifique, mais il s'applique spécialement aux hommes de choix qui entourent le roi, Rois II, 7, 2; dans l'emploi de l'expression *'abir Israel*, qui ne se dit que de Jahve, Gen. 49, 24, apparaît quelque chose du sens que nous allons définir.

2) Les héros latins sont les *virii illustres* de l'histoire ancienne; l'empire, avec la religion impériale en a formé un nouveau ban. — Le culte impérial est associé à celui des *Lares*. C'est une question de savoir si le culte des *Lares* procède du culte des morts et des ancêtres (Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, p. 148, 159); il ne paraît pas qu'elle soit susceptible de solution. Il n'y a donc pas à rechercher si les *Lares* sont comparables aux héros; toutefois, ils ont des fonctions qui, ailleurs, sont dévolues aux héros. — L'emploi de *divus* dans le protocole religieux des empereurs est une nuance qui correspond peut-être à une distinction par le langage des dieux et des héros.

3) En irlandais, l'un des mots les plus usités est *laech* (de *laicus*), *laech gaile*, héros de vaillance; *cur*, *caur* est un vieux mot (cf. *κύριος*); *gaisceadach*, *gaisceach*, viennent de *gaiscad*, valeur guerrière; *greit*, champion, désignant le saint, le champion divin, cf. *Félire Oengusso*, éd. Stokes, passim; *err*, s'applique spécialement au guerrier qui combat sur le char à côté du cocher. On peut se demander si *nia*, gén. *niad*, héros, et *nia*, neveu, sont un seul et même mot. — En gallois, *dewr* est un emprunt à l'anglo-saxon *deor*, cf. J. Loth, *Revue celtique*, t. XXXII, p. 28-29; J. Vendryes, *ibid.*, p. 476; *arwr*, *gwron*, *gwrolldyd* désignent la prééminence, la vaillance.

Il s'agit, sauf exception, de personnages qui, au moins dans l'opinion des hommes, ont vécu et sont morts, hommes d'un passé proche ou lointain, réel ou légendaire ; démons ou dieux, qui ont subi les hasards d'une vie temporelle. Hommes, ils ont été surhumains ; morts, ils se distinguent de la foule des morts par le souvenir qui s'attache à eux et la force qu'on leur prête encore ; démons ou dieux, ce sont des quasi-démons ou des demi-dieux, de puissance moindre, limitée ou temporaire, mais serviables aux hommes dont ils se rapprochent, voisinant avec eux dans leurs images reconnaissables et leurs tombeaux certains, intercesseurs divins en un mot. Surhommes ou demi-dieux, les héros sont en tout cas divins ; le héros est un *divus*, une espèce du divin<sup>1</sup>.

Mais ces caractéristiques, pour limitatives qu'elles paraissent être, laisseraient une latitude presque indéfinie à l'emploi du terme en question. Entre les esprits ancestraux et les héros, il n'y a pas de démarcation qui se distingue du premier coup. Il n'y en a pas davantage entre les héros épiques et ceux des contes ou du roman. Tous les démons agraires, tous les génies totémiques, tous les dieux qui descendent sur terre pour engendrer des hommes, fonder des races, les instruire, leur attraper la lune ou le soleil et finalement mourir au sacrifice ou ailleurs et enfin, tous les dieux créateurs, tous les dieux en un mot sont capables de se précipiter tour à tour, dans la classe trop largement ouverte des héros, derrière les héros civilisateurs, américains ou autres<sup>2</sup> dont les capacités et les attributions sont

1) En grec, l'expression θεοὶ ἥρωες, qui traduit *Dei Manes*, dans des inscriptions hellénistiques n'en dit pas davantage : *CIG*, 3232. Antinoos est appelé sur les monnaies à son effigie, tantôt ἥρωας et tantôt θεός : G. Blum, *Αντίνοος θεός*, *Mélanges d'Hist. et d'Arch.*, *École française de Rome*, 1913, p. 65 sqq.

2) La notion de héros a été élargie à l'extrême par MM. Breysig et Wundt. Voir K. Breysig, *Die Entstehung des Gottesgedankens und der Heilbringer*, Berlin, 1905 ; W. Wundt, *Elemente der Völkerpsychologie*, Leipzig, 1909, ch. III, *Das Zeitalter der Helden und Götter* ; id., *Völkerpsychologie*, II (IV\*), *Mythus und Religion, Tier-Ahnen-und Dämonenkult*, ch. V, *der Naturmythus*.

indéfiniment étendues. En parlant de héros on a parlé du Christ et du Bouddha, des prophètes et surtout des saints. C'est même le premier titre de saint Patrick à entrer ici en concurrence. Une notion aussi distendue peut finir par ne plus rien comprendre et il importe d'en resserrer étroitement les limites.

C'est du côté des dieux qu'elles sont le plus difficiles à fixer, tant les degrés sont nombreux et la progression insensible dans le monde spirituel et divin que l'humanité s'est superposé.

Au milieu du temple d'Hiérapolis en Syrie il y avait trois images divines : l'une représentait une déesse; l'autre, la figure assez falote d'un très grand dieu; de la troisième, l'auteur du *De Dea Syria*, dont le langage a des nuances, ne nous dit pas expressément qu'elle figurât un dieu<sup>1</sup>. Les deux premières recevaient à proprement parler un culte; la troisième figurait dans le culte et servait aux rites. Mieux pourvu de mythes et de légendes que ses associés ce personnage ressemblait à Attis, à Adonis; aux visiteurs du temple, curieux de connaître son nom, on parlait de Dionysos, de Sémiramis; même sa personnalité divine s'identifie avec celle d'un fondateur du culte, Combabos, général de Séleucus, dont on racontait une curieuse légende. Nous y reconnaitrions donc volontiers un héros. Le troisième personnage de ces trinités sémitiques, dont la trinité d'Hiéra-

Chez M. Breysig, il ne s'agit pas expressément de héros, mais de sauveurs et de civilisateurs. N'importe. C'est au passage des civilisations du Nouveau-Monde aux civilisations anciennes de l'Asie et de l'Europe, qu'il se donne ample carrière. Jahve, par exemple, est rattaché (p. 65 sqq.) à la famille des *Heilbringer* par des traits de nature mi-animale et mi-héroïque. M. Mauss, dans son compte rendu de l'*Année Sociologique*, t. X, p. 317 sqq., a indiqué de quel point de vue nous jugeons ce travail, que nous ne pouvons utiliser beaucoup, ni discuter longuement. Nous attachons un tout autre intérêt aux opinions du philosophe qu'est M. Wundt; j'y reviendrai plus loin. Mais si respectable que me paraisse son œuvre, nous y trouvons plus d'opinions que d'acquis. Voir M. Mauss, *Année Sociologique*, t. XI, p. 52 sqq.

1) Lucien, *De Dea Syria*, 32.

polis est un exemple, est, par excellence, un « dieu vivant<sup>1</sup> » et plein de vie, d'une vie semblable à la vie humaine ; il en témoigne par la souffrance, par la mort, par la résurrection suivie de morts nouvelles ; son humanité fait sa valeur ; c'est un médiateur ; c'est déjà presque un Messie. Si les Grecs l'adoptent, c'est Hercule<sup>2</sup>, c'est Méléagre<sup>3</sup>, Iolaos<sup>4</sup> ou Deucalion<sup>5</sup>, c'est-à-dire des héros, qu'ils reconnaissent en lui. Néanmoins l'opinion des Grecs n'a pas paru décisive à M. von Baudissin, qui a consacré à ces dieux syriens de si claires et si profondes études, et nous sommes tentés par la sienne. Pour lui, Adonis et ses pareils, n'étant pas tout à fait des dieux, sont des démons. La difficulté est grande de répartir en catégories nettement définies et hiérarchisées ceux des êtres religieux dont la place n'est pas marquée au premier rang du culte.

On a le sentiment qu'il existe des catégories, mais comment leurs différences s'articulent-elles ? Fixer, comme on l'a fait<sup>6</sup>, la limite entre dieux et héros au point où le culte commence, c'est exclure des héros tous les héros grecs, les plus typiques de tous, car ils reçoivent un culte. Prendre comme critérium le caractère historique des actes, passager des interventions, borné de la compétence, limité de la puissance, c'est nécessairement laisser de côté les civilisateurs, car ceux-ci ne se bornent pas à aider les hommes et à fonder leurs races, mais ils les créent et ne sont pas moins capables de donner à l'humanité le soleil que le feu. Prendre comme critérium définitif, sans plus, la personnalité, c'est vouloir rejeter tous les héros anonymes de la Grèce, les héros de fonctions et nombre de génies inventeurs de rites ou de

1) W. W. von Baudissin, *Adonis und Esmun*, Introduction, VI, p. 56, *Die Idee des Lebens*, 4<sup>e</sup> partie, III, p. 450 sqq., Jahwe der lebende Gott.

2) *Id.*, o. l. pp. 230, 255.

3) H. Schmidt, *Iona*, 1907, p. 113 sqq.

4) W. W. von Baudissin, o. l., p. 286 sqq.

5) Lucien, o. l., 1.

6) K. Breysig, o. l., p. 7 sq. ; A. C. Haddon, dans *Hastings's Encyclopædia*, t. VI, p. 635 sq.

techniques que l'on range sous la rubrique de héros civilisateurs<sup>1</sup>; la nature humaine des personnages, c'est renoncer à joindre à la famille des héros ses ancêtres à forme animale, comme le corbeau de la Colombie britannique. Héros, dieux, démons sont espèces parentes. Mais leurs ressemblances et leurs différences sont difficiles à réduire en systèmes.

Il s'est produit certainement de l'une à l'autre des passages ou des échanges; des héros sont devenus dieux, des dieux sont devenus héros. Même des groupes entiers ont changé de caractère et d'étage. Les Goths, dit leur historien, Jordanes, appelaient *Anses*, des héros, qui étaient des chefs; ce sont les Ases des Germains septentrionaux, qui, chez ceux-ci, sont les dieux<sup>2</sup>. Une limite ainsi souvent franchie risque d'être fort effacée. Dans le cas qui vient d'être cité des héros sont montés en grade. Est-ce à dire que la progression des héros aux dieux soit constante, régulière ou naturelle? Non pas. La parenté qui relie entre elles les espèces des esprits ne comporte pas un ordre généalogique évident. Les héros ont-ils précédé ou suivi les dieux? Sont-ils issus des démons? Ce sont questions qui se posent, mais auxquelles on a donné des réponses qui ne nous contentent pas<sup>3</sup>. L'enchevêtrement est la règle. Il résulte en majeure partie de l'extension abusive qui s'est faite, suivant les temps et les pays, de notions familières, tantôt au profit des héros, tantôt au profit des dieux, tantôt au profit de certaines sortes de démons, comme les fées. Il tient aussi au caractère complexe des personnages divins qui sont indécis entre dieux et

1) E. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 405.

2) Jordanes, *De Getarum origine*, 13 : *proceres suos, quasi qui fortuna vincebant, non puros homines, sed semideos, id est anses, vocavere*. — O. Schrader, *Aryan Religion*, dans *Hastings's Encyclopædia*, t. II, p. 15; id., *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, p. 30 : les Ases, comme les *Asuras*, ont été conçus comme des âmes de morts; ce sens est porté par la racine dont leurs noms sont dérivés.

3) Wundt, *Elemente der Völkerpsychologie*, p. 281, 366, 372; id. *Völkerpsychologie*, IV, I, 2<sup>e</sup> éd., p. 455, H. Usener, *Götternamen*, p. 257 sqq. J. E. Harrison, *Prolegomena to the study of Greek religion*, p. 323 sqq.

héros, tels Héracles et Dionysos . Il y a plusieurs aspects de la divinité. Tantôt une seule figure les réunit, tantôt ils se divisent entre plusieurs, qu'un même culte associe. Les qualités des héros correspondent sans doute à l'un de ces aspects.

\*  
\* \*

Le livre de M. Czarnowski fait une large place à la définition du héros. Il se termine en définition. Il s'ouvre par une définition préliminaire. Celle-ci n'est pas une revue de synonymes; elle énumère et résume les traits d'un type constitué, dont la Grèce fournit les principaux exemples. M. Czarnowski le retrouve en Irlande et, tout en faisant le portrait de saint Patrick, il en explique les caractères.

Sa définition provisoire est compréhensive, car elle réunit les héros dont l'épopée ressuscite les aventures tumultueuses et ceux qui sont héros par la vertu de leur tombeau et de leurs reliques, les types idéaux et les objets réels du culte, ceux dont on commente la vie et ceux qui sont des morts dont on vénère les restes, ceux qui ont réellement vécu et dont le souvenir est authentique et ceux dont la vie mortelle est un mythe, ceux qui sont des hommes et ceux qui voisinent avec les dieux. Ils ne réalisent pas tous la plénitude du type, mais il en montrent tous quelque aspect reconnaissable.

L'explication des caractères de héros attribués par hypothèse à saint Patrick découle de là méthodiquement. Saint Patrick fut, semble-t-il, une très forte personnalité. Activité, énergie, esprit d'organisation, il avait des qualités de chef et méritait ainsi de devenir un de ces chefs et champions sur-humains que sont les héros. Sa légende l'a paré de vertus et pourvu de pouvoirs, où se mirent à la fois l'idéal chrétien et l'idéal national des Irlandais. Il y devient semblable à leurs anciens dieux. Mais ceux-ci sont des héros ou assimilés à des héros. Ils ont tous passé sur terre. Des combats ou des

1) ἥρωες Διονυσσε, *Poetae Lyrici Graeci*, III<sup>4</sup>, 656.



catastrophes leur donnent un merveilleux prestige, une vertu d'exemple à imiter ou à craindre, une auréole de puissance utile et présente. Saint Patrick s'est insinué, par exemple, dans le système des fêtes où les héros irlandais sont représentés triomphant et mourant tour à tour ; sa légende le mêle à des sortes de sacrifices, qui ressemblent singulièrement aux leurs, et comme eux il combat, s'il ne meurt pas comme eux.

Mais M. Czarnowski considère cette définition comme acquise, ne s'étant proposé que de l'étendre à un cas instructif ; si son livre nous donne quelques éléments d'une définition plus profonde, c'est indirectement.

\*  
\* \*

Bien qu'il y soit constamment question du héros en général, c'est sur un héros d'une catégorie particulière que l'attention est appelée effectivement et dès le titre. En définissant saint Patrick comme héros national, M. Czarnowski fait déjà entrer en ligne de compte dans sa définition le type de société dont son personnage incarnerait, pour prendre une de ses expressions « la valeur sociale fondamentale ». Or, il est en mesure de nous renseigner, assez complètement, sur les rapports sociologiques du héros national irlandais et de la nation irlandaise.

Voici comment, d'après M. Czarnowski, s'est constituée la légende héroïque de saint Patrick. D'emprunts à la tradition irlandaise. Les épisodes caractéristiques des mythes héroïques y ont été incorporés. Mais tout spécialement ceux qui ont trait aux fêtes<sup>1</sup>.

L'année irlandaise compte quatre grandes fêtes dont la date correspond respectivement aux 1<sup>er</sup> février, 1<sup>er</sup> mai, 1<sup>er</sup> août, 1<sup>er</sup> novembre. Entre ces grandes fêtes qui ouvrent les saisons, tombaient des fêtes de demi-saisons. La fête de

1) Czarnowski, p. 139 sqq.

saint Patrick, le 17 mars, coïncide avec l'une de ces dates de fêtes. Mais toutes les autres ont également quelque chose de saint Patrick. Le vie légendaire de celui-ci s'accomplit dans le cycle de l'année. Ses épisodes se passent tous aux dates de fêtes, soit à celles des anciennes fêtes irlandaises, soit à Pâques ; mais Pâques vaut à la fois pour la fête du 1<sup>er</sup> mai, Beltene, et pour celle du 1<sup>er</sup> novembre, Samhain. La vie de saint Patrick est strictement réglée par le calendrier et par l'ordre des fêtes, comme la vie sociale des Irlandais qui, vivant dispersés, sans villes, ne se rassemblaient régulièrement qu'aux fêtes, où se décidaient et s'accomplissaient les actes collectifs. Elles suivent, l'une et l'autre, le même calendrier. il y a donc entre la vie légendaire du saint et le milieu social où elle est placée une évidente harmonie qui résulte de la façon même dont elle a été composée.

Cette tradition héroïque, tribale ou nationale avait des dépositaires attitrés. C'étaient les *filid*<sup>1</sup>. En Irlande et en Gaule, les *filid* ont formé une classe, comparable à celle des druides : juges, prêtres, savants, mais surtout poètes, c'étaient eux qui chantaient aux fêtes le souvenir des héros. Ils formaient un institut national. Leur organisation était indépendante de l'organisation des tribus et des clans.

Or, saint Patrick a été adopté par les *filid*. Le saint Patrick de l'histoire a mis au service de sa propagande la jalousie des deux corporations rivales, druides et *filid*. Il a utilisé l'organisation de ces derniers. Mal accueilli par les druides, il a su néanmoins entrer, et les siens avec lui, dans les cadres de la société irlandaise, mais sous l'égide des *filid*. Ceux-ci lui ont fourni son clergé et des méthodes d'action. On le voit par exemple entouré de jeunes gens à l'égard desquels il assume une sorte de paternité d'adoption. C'est en maître *filé* qu'il se comporte alors. La société irlandaise abandonnait, pour ainsi dire, ses enfants aux corporations spirituelles qu'elle char-

1) Czarnowski, p. 271 sqq.

geait de leur éducation. Les *filid* alliés de saint Patrick, disciples de saint Patrick ont pris le soin de sa légende. Ils l'ont faite au goût de leur tradition. Ils y ont versé leurs légendes indigènes. Mais, corps national irlandais, ils ont fait de leur saint patron un héros de l'Irlande entière.

D'autre part, saint Patrick, inspiré par le vigoureux bon sens politique, qui paraît avoir été l'un de ses caractères, a conformé autant que possible l'organisation de son Église à la structure de la société dans laquelle il l'implantait. Bien que les Irlandais aient eu le sentiment d'être une nation et et que l'on puisse avec quelque bonne volonté, apercevoir chez eux des rudiments d'État, ils n'ont constitué en réalité qu'une vaste confédération de clans, *tuatha*, divisés en grandes familles agnatiques, *fine*, intermédiaires entre la famille proprement dite et le clan, groupés en tribus, qui sont des clans plus grands, *mor-tuatha*, dont la réunion, en nombres d'ailleurs fixes, formait des royaumes, qui se confédéraient à la façon des tribus dans une nation, sous l'égide du grand roi de Tara<sup>1</sup>. Le royaume d'Irlande était à mi-chemin entre le gréganisme tribal et l'organisation monarchique. Les hommes y étaient groupés dans une féodalité patriarcale, réunis par les liens personnels de la consanguinité, réels, mais personnels encore de la propriété et de la hiérarchie sociale. On a remarqué que les cadres de l'Église irlandaise reproduisaient ceux de cette société ; les diocèses correspondent aux clans ; les communautés monastiques aux grands groupes d'agnats (*fine*), dont elles ont le caractère. Il y a même plus que correspondance ; il y a coïncidence et les deux systèmes sont enchevêtrés par un réseau complexe de liens familiaux et féodaux<sup>2</sup>.

Dans cette société à base politico-domestique, les rapports des dieux et des hommes ont été conçus comme ceux des hommes entre eux. Ce sont à quelque degré des parents.

1) Czarnowski, p. 231 sqq.

2) Czarnowski, p. 265 sqq.

Les dieux sont des ancêtres. Par contre, les ancêtres sont des divinités, plus précisément des héros ou des dieux faisant figure de héros. Dans la religion d'une pareille société le culte des héros devait être l'élément caractéristique et tenir la place principale.

Nous disons héros et non pas simplement ancêtres, car les unités fondamentales de la société n'avaient pas seulement le rôle moral et juridique d'une famille ; c'étaient des organismes politiques, qui comptaient avant tout par leurs chefs. Les groupes de ce type s'idéalisent normalement dans leurs ancêtres-chefs et ceux-ci sont normalement des héros. La vanité les pousse à l'envi de tous les mérites que l'on prise ; elle se complait à les figurer plus grands, plus valeureux, plus beaux que les meilleurs et les plus honorables de leurs descendants ; ils ont en tout cas le mérite d'avoir été les premiers et de n'avoir derrière eux que l'inconnu ou les dieux. Les unités fondamentales de la société irlandaise, *fine* et *tuatha*, rendaient donc un culte à des héros qui étaient leurs ancêtres légitimes. Au-dessus de ces parentés étroites s'étendaient des parentés plus larges. Des héros y correspondaient encore, qui s'élevaient au-dessus des autres ; il est précisément remarquable que ceux-ci aient eu presque toujours dans le mythe de leur origine quelque soupçon de bâtardise ou de pérégrinité ; c'est le cas de Cuchulainn<sup>1</sup>, le plus populaire des héros d'Ulster.

Dans ce monde héroïque et divin, dont la mythologie irlandaise raconte les aventures, il est des personnages qui font plus spécialement figure de dieux ; ils sont désignés collectivement sous le nom de *Tuatha dé Danann*, les clans de la déesse Danu. Ils avaient des ennemis mythiques, les *Fomore*, dont quelques-uns peuvent également être qualifiés de dieux. Mais ils ont, les uns et les autres,

1) Czarnowski, p. 262 : Cuchulainn est fils de Conchobar et de sa sœur Dechtire (d'Arbois de Jubainville, *l'Épopée celtique*, p. 38). D'après deux autres traditions, il est fils de Lug ou produit de parthénogénèse : d'Arbois, *o. l.*, p. 26 sqq ; Hall, *The Cuchullin Saga*, p. 15. sqq.

noué avec les hommes des relations multiples et diverses. Il n'en est pas un qui n'ait passé sur terre et ne soit uni, directement ou indirectement, à quelque groupe d'hommes par les liens d'une alliance ou d'une parenté, soit naturelle, soit adoptive. L'Olympe de l'Irlande est souterrain. Les dieux habitent les *sidhe*, c'est-à-dire les tumulus funéraires ; car ils sont morts ou se sont retirés chez les morts<sup>1</sup>. Tout le monde spirituel de l'Irlande est rassemblé dans les tombeaux et les cimetières, autour desquels se concentre la vie religieuse des royaumes, des tribus, des clans et des *fine*<sup>2</sup>. Héros et dieux se confondent dans la notion du « peuple des *sidhe* »<sup>3</sup>,

1) Le personnage auquel la Boyne doit son nom, suivant une légende dont nous avons plusieurs versions, est appelé par l'*Airne Fingein* (la Vision de Fingen), 2, *banghalghaidhe*, une femme héros (*Anecdota from Irish Manuscripts*, II, p. 1 sq.). La fontaine d'où la rivière est sortie dépend du *sidh* de *Nechtan* et *Buan* est la femme de *Nechtan*. *Nechtan* s'appelle également *Nuadu*, sans doute *Nuadu Necht*. La rivière est en effet désignée comme *Rig mná Nuadat*, le bras de la femme de *Nuadu* (Ed. Gwynn, *The metrical Dindsenchas*, t. III, p. 27). Sur *Nuadu Necht*, cf. Sir John Rhŷs, *Celtic Heathendom*, p. 119-133 ; id., dans *Transactions of the III<sup>d</sup> International Congress for the History of Religions*, t. II, p. 217, sq. Je ne vois aucune raison de rejeter en doute les hypothèses de sir John Rhŷs sur l'équivalence de *Necht-Nechtan* et *Neptunus* ; je ne l'attribue pas à un emprunt mais à une concordance italo-celtique. Quant à *Nuadu* = *Nudd* = *Nodens*, c'est un des protagonistes de la mythologie panceltique. *Buan* est assimilée par les *Dindsenchas* à *Buan*, femme de *Dagda*, l'un des principaux de *Tuatha dé Danann* (Wh. Stokes, *The Rennes Dindsenchas*, dans *Revue celtique*, t. XV, p. 315, 19 ; Ed. Gwynn, *o. l.*, vers 73 sqq.). Le *Sidh* de *Dagda* était précisément le *Brugh na Boinne*, sur la rive gauche de la Boyne : cf. G. Coffey, *New Grange (Brugh na Boinne) and other incised tumuli in Ireland*, 1912, p. 20 sqq. *Buan* ou *Buanann* fait partie d'un groupe de personnalités mythiques, qui comprend deux autres figures très vagues et très importantes, *Anu* et *Danu*. Elle est associée par le dictionnaire de Cormac à *Anu*, mère des dieux, comme mère des héros (Sir John Rhŷs, *Transactions*, *l. l.*, p. 213 ; id., *Celtic Heathendom*, p. 450 ; O'Curry, *Manners and Customs*, t. III, p. 454 sq.). Comme *Nuadu Necht* elle est tout à fait au premier plan de la mythologie. Suivant *Airne Fingein*, *l. l.*, la formation de la Boyne est contemporaine de la naissance de *Conn Cétcathach*, dont le règne commencerait en 123 après J.-C. C'est un exemple complet de divinité héroïsée.

2) Czarnowski, p. 165.

3) L'emploi du mot *dia*, dieu, et de sa forme féminine, dont nous avons deux génitifs *dee* (*dé*) et *déa* ou *dia*, est en somme limité. Le mot est embaumé dans des expressions toutes faites : *Tuatha dé Danann*, *Fir Dea* (hommes de la

qui comprend également les démons et qui est celle des fées.

La preuve de parenté que donne le nom de famille est abondamment fournie en Irlande pour celle des clans et de leurs fondateurs ; elle ne manque pas non plus pour les groupes plus étendus. Les clans sont désignés par des noms collectifs ou des gentilices, comprenant le nom patronymique, ou bien comme la race, les fils, la postérité de l'ancêtre : *Corcu Ochland*, *cenél Conaill*, *Húi Degaidh*, *Mac Eachach*. Mais il y a aussi des *Húi Amalgada* et c'est une tribu<sup>1</sup> ; des *Mac Nechta*, qui procèdent sans doute d'un grand dieu, *Nuadu Necht*<sup>2</sup> ; des *Fir Domnann*, hommes de Domnu, une déesse très importante et très vague, qui sont probablement les *Dumnonii*, originaires de la Grande-Bretagne, transposées dans la mythologie et transformés en tribus démoniaques par les poètes nationaux<sup>3</sup>.

Ainsi les *fine*, *tuatha*, tribus et royaumes d'Irlande se définissaient par rapport à des personnages qui étaient leurs types idéaux, leurs emblèmes personnels, leurs dieux et leurs ancêtres. Ces personnages étaient des héros.

déesse), *Tuatha Déa* (tribus de la déesse) ; *Fir trin Dea*, homme des trois dieux, *Tri dee Donann*, les trois dieux de Donu ou *Tri dee Dana*, les trois dieux de la science ; *dée ocus an dée*, formule devenue inintelligible, cf. *Lebar na Uidhre*, 16, 2 ; *Coir Anmann*, dans *Irische Texte*, t. III, p. 355 ; Mac Culloch, *The Religion of the Ancient Celts*, 1911, p. 67.

1) Czarnowski, p. 259 et 263.

2) *Tain bó Cuailnge*, éd. Windisch, chap. ix sqq. Sur *Nuadu Necht*, voir plus haut p. 2, n. 1.

3) Rhŷs, *Transactions o. l.* p. 216. Cf. *Brigantes* et *Brigit* ; les *Tricasses*, *Baiocasses*, *Veliocasses* et les *dii Casses*. — Sur le caractère de symboles sociaux qu'ont les héros, voir *Airne Fingein*, l. l. : à l'heure de la naissance du héros *Conn Cétcathach*, Conn aux Cent Batailles, qui coïncide avec un soir de Samhain, fait à noter, se produisent les principales merveilles de l'Irlande. *Airne Fingein*, 7 : les tombeaux d'Eber et Erimon, les deux fils rivaux de Míle, l'ancêtre des Irlandais, sont éloignés aux deux extrémités de la montagne dite *Sliab Mis* (Slieve Mish, co. Cork) ; ils doivent rester séparés jusqu'au jour où un seul pouvoir réunirait l'Irlande (*nocco comraicfedh engreim flatha for Erin*) ; ils se réunissent à la naissance de Conn Cétcathach ; son pouvoir aura son siège à Tara.

De la même façon que l'Église de saint Patrick a conformé son organisation aux cadres de la société irlandaise, elle a imité dans le culte de ses saints les cultes héroïques de celle-ci. Les saints irlandais tiennent la place des ancêtres et des héros pour les monastères et les évêchés qu'ils ont fondés, mais aussi pour les grands et les petits clans qui leur correspondent. Parmi eux, saint Patrick, fondateur de l'Église irlandaise, tient celle d'un héros national parce qu'il a été adopté par l'institut national des *filid*, grâce à l'aide desquels il a pu accomplir sa tâche d'apôtre national. Il a les traits d'un héros en raison de l'assimilation qui s'est opérée entre son Église et la société dont elle remplaçait les dieux ; ceux-ci étaient des héros en raison de la forme de celle-là.

Ces propositions impliquent l'existence de liens rationnels non seulement entre le phénomène social qu'est le type légendaire de saint Patrick et cet autre phénomène social qu'est la société où il a fondé son Église, mais encore entre la notion de héros et certaines structures de société, dont elle serait fonction. Elles marquent donc, vers la solution du problème qui est en question un progrès logique considérable. Le gain positif, dont il procède, est de réelle importance.

\*  
\* \*

Une étude limitée à un seul cas et à un seul type de société ne saurait prouver que le phénomène sur lequel elle porte manque dans d'autres, ni qu'il se produise sans exception dans celui-ci. M. Czarnowski ne prétend donc pas que toutes les sociétés à base de parenté et à forme de clans, et celles-ci seules produisent des héros, mais qu'une certaine forme de ces sociétés, une certaine phase de leur évolution leur est tout spécialement favorable. Mais nous pouvons nous avancer avec précaution dans la voie qu'il nous ouvre, pour la reconnaître et savoir jusqu'où elle conduit.

Les sociétés à héros sont de celles qui ne se définissent plus tout à fait strictement par la filiation, qui ne se définissent

pas encore ou pas complètement par leur territoire, bien qu'il y ait des héros territoriaux<sup>1</sup>, ni par un statut impersonnel comparable à celui qui fait les citoyens d'une république ou les sujets d'une monarchie, mais qui se définissent par leurs chefs, rois, chefs de guerre, magistrats, fondateurs, initiateurs\*. La notion de héros fait pendant à la notion de chef. Les sociétés à héros sont des sociétés à chefs. Toute société qui a des chefs, si elle ne se définit pas normalement par eux, peut passer par des crises où elle se reconnaît en eux et les héroïse. Cette formule comporte une réserve ; car nous avons le sentiment qu'une double distinction s'impose, touchant la nature des liens sociaux qui unissent les subordonnés et la qualité même des chefs.

Un patron de confrérie est, à proprement parler, un héros. La cité antique a eu ses héros. La patrie a les siens. Mais peut-on en dire autant de l'État<sup>2</sup>, du département, de la monarchie, de la république, de la démocratie ? Ces institutions sont aux patries et aux nations ce que les sociétés anonymes ou les syndicats sont aux compagnonnages. Quand on désigne, par exemple, un corps de troupe, un parti par le nom de leurs chefs, on leur confère par la pensée une unité plus intime que celle de la discipline militaire ou politique. Entre les membres de ces corps, la communauté de vouloir a constitué une communion réelle ; une même vie, une même âme les anime, qui émane du chef ; entre eux et lui la dépendance ressemble à de la parenté ; ils sont vraiment frères en lui et le nom qui leur est donné symbolise cette parenté occasionnelle. Quand une société prend conscience d'elle-même sous les espèces de ses héros, elle sent qu'elle relève son origine, son sang, son nom par le prestige de leur auto-

1) Czarnowski, p. 326 ; cf. p. 242, 226.

2) E. Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, p. 332 ; Ed. Chavannes, *Le dieu du sol dans la Chine antique (Annales du Musée Guimet)*, t. XXXI, p. 438 sq.

3) M. Czarnowski le croit, p. 326 ; mais les exemples qu'il cite sont pris aux États féodaux.



rité, de leur force et de leur valeur. Saint Louis, Jeanne d'Arc, Napoléon ont été, ou sont des héros pour la France, mais héros de la patrie française, du nom français que nous portons tous et du sang français de nos veines. Les mots de patrie et de nation, comme celui de confrérie, impliquent la parenté. La notion de compagnonnage comporte celle d'une communion. La cité grecque était un cercle de parenté comme la phratrie et le γένος.

Peut-être attestera-t-on les héros tyrannicides comme exemples de héros héroïsant des abstractions politiques, et, pour l'héroïsation de l'État, le culte des empereurs romains. Mais, dans le cas des tyrannicides, l'ordre politique se distingue peut-être mal de la πόλις<sup>1</sup>. Quant au culte des empereurs, à Rome, il s'est édifié, sur le culte des *Lares*<sup>2</sup>, familial, quasi-domestique ; dans les provinces, l'extension régulière du droit de cité romaine, l'introduction des nouveaux citoyens dans les tribus de Rome et dans les *gentes* impériales, qui s'élargissaient indéfiniment pour les adopter tous<sup>3</sup>, contribuaient à le fonder effectivement sur un système de parenté ; dans l'ensemble, ce qui pratiquait le culte impérial, c'était, sinon une famille, du moins une clientèle.

Certes, on donne volontiers le nom de héros à des personnages dont le propre paraît être, non pas de commander à une société, mais de réaliser d'éminente façon quelque péripiétie ou quelque qualité de la condition humaine ; ils sont des emblèmes de vertus, ou de travers, d'heureuse ou de mauvaise fortune, mais emblèmes aussi des hommes qui se mirent en eux ; ceux-ci forment, au regard des autres, une société ; notre langage familial, qui ne s'y trompe pas, les appelle des confrères et parle de leurs confréries<sup>4</sup> ; notre

1) Sur le culte d'Harmodios et d'Aristogeiton, cf. Aristote, *Athenaiôn politéia*, 58, 17 ; Démosthène, XIX, 200 ; *Scholies*, dans *Poetæ Lyrici Graeci*, t. III, 646, 912.

2) G. Boissier, *La Religion romaine*, t. I, p. 137 sqq.

3) R. Cagnat, *Cours d'Épigraphie latine*, p. 75 sq.

4) Cf. E. K. Chambers, *The Mediæval Stage*, t. I, p. 372 sqq. — Il n'y a pas contradiction entre le héros chef du groupe ou emblème de groupe et le

fantaisie populaire les a réalisées. Mais d'ailleurs l'héroïsation ne manque guère de les faire rentrer dans quelque catégorie de héros qui sont de la part d'un groupe l'objet d'un culte régulier. Il n'est pas de héros en somme qui n'ait derrière lui une société, fût-elle diffuse. La société des hommes qui s'accordent sur un héros, les sentiments sociaux qui l'unissent, fussent-ils réduits à la sympathie la plus indifférente, sont de la nature de la parenté. Il ne saurait en être autrement; car, lorsque des institutions qui réunissent des hommes expriment le principe de leur union par des emblèmes, tels que blasons, drapeaux, pierre d'intronisation ou héros, l'emblème crée la parenté entre les hommes réunis<sup>1</sup>. La possession d'un emblème commun prouve la parenté, parce qu'elle la constitue.

Mais, d'autre part, il y a chef et chef, roi et roi. Dans l'épopée irlandaise, où tous les personnages, à peu près, sont des héros, ce ne sont pas les plus grands rois qui sont les plus grands héros. Il y a des rois d'Irlande qui sont de grands héros, tel est Conn Cétcathach<sup>2</sup>, Conn aux cent batailles; mais ils ne le sont pas tous, et, pour la plupart, ont un héroïsme très effacé. En Ulster, le roi du cycle héroïque est Conchobar, mais le héros est Cuchulainn; le rôle épique du roi est secondaire, quand il n'est pas odieux ou ridicule<sup>3</sup>. On peut en dire autant de Finn, qui est un roi pour ses *Fianna*; ce n'est pas à lui que reviennent, dans leurs aventures, les plus beaux coups, mais à Diarmaid, à Caoilte, à Conan; il n'entre en scène que partie gagnée; il ne se tire d'affaire qu'avec l'aide des siens et, dans les désaccords qui surgissent

héros emblème de qualités : en Australie, chez les Warramunga et les Tjiugilli, un clan porte le nom d'un ancêtre, *Thaballa*, le *garçon qui rit*, qui semble incarner la gaieté : Spencer-Gillen, *The Northern Tribes of Central Australia*, p. 207 sq.; E. Durkheim, *o. l.*, p. 147.

1) E. Durkheim, *o. l.* p. 142 sqq.

2) D'Arbois de Jubainville, *Cours de littérature celtique*, t. V, *l'Épopée celtique en Irlande*, p. 375 sqq.

3) D'Arbois de Jubainville, *o. l.*, *passim*; voir en particulier le morceau intitulé *Exil des fils d'Usnech*, p. 517 sqq.

entre eux, jamais il n'a le beau rôle<sup>1</sup>. Le fait n'est pas particulier à l'Irlande. Arthur, qui, à tant d'égards, est un parfait héros, paraît l'être moins quand on le compare à son entourage. Il en est de même de Charlemagne ou d'Agamemnon. Le véritable héros, en somme, n'est pas le roi, mais le champion du roi<sup>2</sup>. A cet égard, l'épopée est, croyons-nous, un miroir fidèle des institutions antiques. Les rois épiques, qu'elle subordonne à leurs auxiliaires dans l'échelle des valeurs héroïques, ont eu probablement pour modèles des rois réels, qui étaient quelque chose de plus ou de moins, mais en tout cas d'autre, que les chefs qui sont devenus des héros. La tradition irlandaise a conservé quelques traits du caractère primitif du roi. « Il est responsable des récoltes, du croît et en général de la prospérité de ses sujets, nous dit M. Czarnowski. Quand les vaches n'ont pas de lait, que les fruits tombent avant de mûrir et que le blé est rare, c'est que le roi n'est pas légitime<sup>3</sup> ». Rois du temps, des champs et des troupeaux, plus encore que des hommes, les rois irlandais appartiennent à la famille des rois-prêtres-dieux<sup>4</sup>. Mais ceux-ci n'étaient-ils pas par excellence aptes à devenir des héros? n'étaient-ils pas déjà de leur vivant des héros? Il semble paradoxal d'en douter. On a expliqué la notion de héros, dans le cas des héros celtiques en particulier, par celle de roi-dieu, mieux étudiée et qui paraît plus claire<sup>5</sup>. Le héros n'est-il pas un homme divin ou un dieu

1) Mac Culloch, *The Religion of the Ancient Celts*, p. 142 sqq. Sur la rivalité de Finn et de Diarmaid, *ibid.*, p. 140.

2) *Greit rig, Fled Bricrend* (Festin de Bricriu), 46, dans Windisch, *Irische Texte*, I, p. 276.

3) Czarnowski, p. 261; Mac Culloch, *o. l.*, p. 160 sq.; J. O'Donovan, *The Book of Rights*, p. 8, note; O'Grady, *Silva Gadelica*, II, p. 416; J. G. Frazer, *Golden Bough*, t. I, p. 157.

4) J. G. Frazer, *Lectures on the early history of Kingship*, 1905; A. B. Cook, *The European Sky-god*, dans *Folk-Lore*, 1905 et 1906.

5) J. A. Mac Culloch, *o. l.*, p. 159 sqq.; *id.*, *Celts*, dans Hastings's *Encyclopædia of Religion and Ethics*, t. III, p. 294. — M. Czarnowski paraît vouloir expliquer le roi dieu par le héros, p. 261; il pense en tous cas qu'il existe une étroite relation entre les deux notions.

terrestre ? Le roi-prêtre-dieu, qui tout à la fois sert et incarne le dieu de la fécondité agraire, est véritablement un dieu sur la terre. C'est ainsi que Conchobar apparaissait aux Ulates ; il était un *dia talmaide*<sup>1</sup>, dieu terrestre. Il recevait pour cette raison des hommages tout particuliers ; mais il tenait moins au cœur des siens que Cuchulainn. Il était moins héros, parce qu'il était plus dieu.

On a reconnu également chez les druides les caractères des rois-prêtres-dieux et peut-être conservaient-ils mieux que les rois d'Irlande les traits primitifs de l'institution<sup>2</sup>. Or, parmi les héros épiques de l'Irlande, il n'y en a guère qu'un seul qui soit un druide. C'est Cathbu, le druide de Conchobar<sup>3</sup>. Il y en a beaucoup qui sont des *filid*<sup>4</sup>. Est-ce un accident ? On peut penser que, la tradition épique étant entre les mains des *filid*, ceux-ci l'avaient arrangée à leur avantage ; c'est possible. Mais, à notre avis, le rôle effacé des rois dans la tradition héroïque, presque nul des druides et le caractère de roi-dieu, qui s'attache aux uns et aux autres, sont des faits qui s'appellent et doivent être liés. Nous ne prétendons pas qu'il y ait incomptabilité entre les qualités des rois-prêtres-dieux et des héros. Conchobar et quelques autres les réunissent. Dans la vie réelle, les fonctions de roi-prêtre-dieu et de chef politico-domestique ont été certainement assumées par un même personnage. Mais les personnages de la tradition qui en possèdent à la fois les caractères ne sont pas héros parce que, mais bien que rois-dieux. Nous insistons

1) *Fled Bricrend*, 15 (I. T., I, p. 259) ; Rhŷs, *Transactions*, t. II, p. 202 ; *Dechtire*, sœur de Conchobar et mère de Cuchulainn, est également appelée déesse ; Cuchulainn est dit *méic dia Dechtiri* = *filii deae Dechtire*, *Book of Leinster*, p. 123.

2) J. A. Mac Culloch, *Celts*, o. I., p. 294 ; id. *Religion*, p. 293 sqq.

3) D'Arbois, *l'Épopée celtique*, XXXVIII-XL, 14-21, etc. Voir cependant la pièce intitulée *Cause de la Bataille de Cuncha*, p. 318 sqq. ; Nuadu, arrière-grand-père de Finn est un druide, mais Cumall, père de Finn est un champion royal, c'est-à-dire un héros par excellence ; Finn est un *filé*, cf. O'Grady, *Silva Gadelica*, I, p. 90. Sur Nuadu, qui est sans doute une forme héroïsée du dieu, voir plus haut, p. 12, n. 1.

4) Czarnowski, p. 282 sqq.

sur ces considérations parce qu'elles ajoutent à nos présomptions sur le rapport des héros et des institutions politico-domestiques. L'institution des rois-dieux n'est pas de celles-là ; elle est politique et religieuse. Elle a évolué en monarchie de droit divin et en sacerdoce. Le héros n'est pas de droit divin ; il est de droit humain ; il émane de la société qui se réclame de lui. Le roi de droit divin, qui vient d'ailleurs et représente autre chose, devient dieu plutôt que héros. Romulus avait dans son histoire tout ce qu'il fallait pour devenir un héros ; or, il reçoit le culte comme Quirinus<sup>1</sup>, qui est vraiment un dieu. Adonis est un héros douteux<sup>2</sup>. Les Pharaons d'Égypte sont des dieux<sup>3</sup>. Nous distinguerons donc théoriquement, les rois-dieux des rois-héros.

Nous nous excusons de dépasser les limites que M. Czarnowski s'est fixées à bon escient, pour nous élever à des vues beaucoup plus étendues, mais moins sûres que celles où il s'est borné. Mais l'analyse des faits particuliers discerne dans leurs éléments des faits généraux. M. Czarnowski a conduit la sienne de telle sorte que l'histoire de saint Patrick, héros chrétien et national de l'Irlande, donne l'idée de rapports généraux existant entre les héros et les structures sociales, entre la hiérarchie des héros et la hiérarchie de ces structures. Ce ne sont pas seulement des faits importants, mais des faits nouveaux.

(A suivre.)

H. HUBERT.

1) Cicero, *De republica*, 2, 10, 20: Plutarque, *Romulus*, 29; etc.

2) Cf. p. 4.

3) Hérodote, II, 50, écrit, je crois avec justesse : Νομίζουσι δ' ἄν Αἰγύπτιοι οὐδ' ἥρωσι οὐδέν. Cf. F. Sethe, *Heroes and hero-gods*, dans Hastings's, *Encyclopædia*, t. VI, p. 647 sqq; A. Moret, *Du Caractère religieux de la royauté pharaonique*, 1902.